

**Aldo Ottaviani**

## **Chine, 1987**

Texte de Giuseppe Sandrini  
(traduit de l'italien par Frédéric Lefebvre)

Vérone en Italie. Aldo Ottaviani, photographe, et Giuseppe Sandrini, enseignant en lettres, collaborent depuis une dizaine d'années à des livres d'histoire littéraire ou d'histoire locale, autour de leur région.

Ottaviani cherche la tonalité, le rendu propre à tel ou tel relief ou paysage : aux pentes escarpées du Monte Baldo, qui domine le lac de Garde, sur les traces d'un érudit du XVI<sup>e</sup> siècle venu herboriser ; aux crêtes dénudées et arrondies de la Lessinia, pour accompagner les lettres de l'écrivain Giani Stuparich à son frère, pendant la première Guerre mondiale. Ou au contraire, au plus près des choses, il magnifie la beauté douce, tactile, fibreuse, des plantes de cet herbier ancien ; il reproduit l'imagination fertile d'un frère capucin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aquarelliste, passionné de biologie sous-marine.

Leur dernier livre en collaboration, *Tibet e ritorno* (*Tibet et retour*), est différent. C'est un voyage de jeunesse retrouvé, reconstitué : en 1987, à vingt-six ans, quand la Chine s'ouvre à peine, quand le Tibet est accessible depuis peu aux étrangers. C'est une expérience de photographie, intense, presque utopique : parvenir jusqu'aux pentes de l'Everest avec plusieurs appareils, dont un appareil à banc optique encombrant et lourd, partagé entre leurs deux sacs à dos. Souvent une expérience de portraitiste, au Rolleiflex à format carré, comme ici dans le premier extrait (qui ouvre le livre). Mais pour capter les mouvements, le reflex 24x36 est plus approprié (comme dans le second extrait, qui reprend une partie d'un autre chapitre). Quant à l'appareil à banc optique, plus complexe à utiliser, il demande du temps mais permet de donner des images en échange, développées sur-le-champ.

Sandrini, qui sera un temps journaliste, écrit et publie peu après quelques brefs récits de ce voyage. Une fois seulement, les photographies sont exposées, un texte les accompagne.

Et aujourd'hui ce livre. Un document. Un regard singulier, serein, sur une Chine qui sans doute n'existe plus.

F.L.

Aldo Ottaviani, né en 1961, vit à Vérone. Photographe professionnel, il collabore aussi à des livres d'histoire locale. Ses photographies de Chine et du Tibet ont été exposées en 1988 au Centro Mazziano di Studi et Ricerche à Vérone, et publiées dans *Tibet e ritorno. Cronache e fotografie di un viaggio dalla Cina alla valle dell'Everest* (1987), Alba Pratalia, 2014 (textes de G. Sandrini).

Giuseppe Sandrini, né en 1961, enseigne les lettres à l'Université de Vérone. Il a fondé l'association et maison d'édition Alba Pratalia <https://sites.google.com/site/apratalia/home/i-nostri-libri> qui met en valeur la région et son patrimoine, mais aussi l'histoire de la photographie, publiant par exemple un photographe tchèque du début du XX<sup>e</sup> siècle ou la poétesse et photographe Antonia Pozzi.



## L'entrée en Chine

Nous arrivons à l'aube. Les premiers visages de la Chine Populaire sont les femmes militaires qui contrôlent les bagages à la douane : leur visage plat et large est surmonté d'une casquette verte avec l'étoile rouge (on aperçoit à peine les cheveux par-derrière). Les hommes et les femmes en uniforme se ressemblent : ils font penser aux enfants à l'école, tous avec la même blouse et le visage doux. Après avoir franchi la douane du port, nous nous trouvons au milieu d'une rue de Canton : les gens passent à bicyclette, sur les trottoirs certains vendent des fruits, d'autres réparent des chaussures et des talons, des pneus crevés ; une équipe est en train de construire un mur.

Les vélos sont noirs et poussiéreux, les blouses vertes ou d'un bleu délavé, les bananes comme des taches brunes et jaunes. Et les billets de banque, que nous venons d'obtenir au change, ressemblent plus à de la petite monnaie qu'à « de l'argent » : des billets minuscules et d'une valeur – pour nous – minuscule, que les gens se passent, entortillés et usés, en les tirant du fond de leur poche.



Nous prenons un autobus : il est articulé, à deux parties, fait dans une sorte de fer-blanc, et complètement bondé. Au guichet, on nous donne un petit morceau de papier, lui-même très fin, estampillé de timbres rouges. Nous descendons sur une grande place : un vendeur de glaces s'approche de nous, portant une caisse en bois en bandoulière et des serviettes pour la réfrigération. Ce sont des bâtonnets de glace au soja, avec des grains de noisette dedans.

Nous arrivons à un hôtel constitué de grands bâtiments, avec de hautes fenêtres et du linge étendu. L'employé nous guide à travers de longs couloirs, ouvre une porte avec une clé faite d'un métal très léger, nous donne un autre petit rectangle rouge et blanc. Dans la chambre il y a des tasses avec des feuilles de thé, vertes, et naturellement un grand thermos coloré à anses, pour l'eau chaude. Une moustiquaire de coton blanc et fin pend du plafond ; repliée le long du matelas, elle fait comme un baldaquin.





Dans la cour, sous une sorte de pergola, on peut manger un plat de viande en petits morceaux, avec des légumes aux tiges longues et dures. Puis nous nous mettons en route vers l'université, où nous devons rencontrer un enseignant qui parle anglais. Dans la rue passe sans cesse un flot de bicyclettes ; il y a des affiches publicitaires, mais sans photographie : des appareils électroménagers et des pièces mécaniques, peints avec des couleurs ternes.

L'université est un bâtiment en construction. Devant l'entrée, des ouvriers frappent sur une tôle, la recourbent et fabriquent des tuyaux sur place ; puis ils les soudent et les installent. Une usine à ciel ouvert, où toute la production est faite à la main, dans un martellement incessant. En montrant un billet avec une adresse en chinois, nous réussissons à nous faire conduire auprès de l'enseignant, un jeune en chemise blanche et pantalon, qui nous accueille très amicalement. Son bureau ressemble à une cuisine : il n'y a rien d'autre qu'une table, quelques chaises et un réfrigérateur, où il conserve des liquides en rapport avec sa discipline, la biologie.



Par les fenêtres, un peu plus loin, on voit des collines avec des bananiers et un quai de gare : la campagne et la ville sont mélangées et confondues dans la légère brume tropicale. Nous parlons un peu et nous prenons rendez-vous pour le lendemain : ses étudiants nous prêteront des bicyclettes.

Nous passons l'après-midi dans un grand parc au milieu de la ville, Yuexiu Gongyuan, riche en arbres et en fleurs. Près d'un petit lac, quelques vieux messieurs ont amené leurs oiseaux musiciens, et ils se sont assis pour écouter le concert. Au-delà du groupe des petites cages, il y a un portail qui donne sur le jardin des orchidées. C'est une serre avec des plantes dans des vases : des fleurs de petite taille, sans rien de remarquable. Je les observe en me guidant à la couleur, puis j'essaie d'en humer quelques-unes en approchant mon nez. Le vieux gardien me voit et sourit. Il m'indique alors, un peu plus loin, un vase avec des fleurs à la couleur passée. Il me conduit vers la petite plante et se penche en même temps que moi : elle est extrêmement parfumée, la plus parfumée et originale de toutes.





### **Les charbonniers du Fleuve Long**

Les bateaux des touristes remontent le Fleuve Bleu pour admirer les trois célèbres gorges de Xiling, Wu et Qutang. Ils franchissent le barrage de Yichang par un système d'écluses et pénètrent dans le rétrécissement du fleuve, entre des parois escarpées. Au-delà, c'est le Sichuan, la dernière région chinoise à l'ouest avant le haut plateau tibétain. Après les trois gorges, sur la droite, une ville haute, au-dessus d'un rivage noir de charbon : Fengjie.

Nous descendons ici. Plutôt que de prendre le bateau touristique, nous avons pris celui qui assure le service local pour les Chinois. À l'accostage, une foule se déverse sur les quais, transportant toutes sortes de marchandises à vendre au marché : depuis les cochonnets vivants, qui hurlent dans de minuscules cages en osier, jusqu'aux poules dans des filets, aux légumes. C'est un signe de la nouvelle liberté économique en Chine, qui franchit les limites des villes « à développement expérimental » pour toucher le monde sans limite de la campagne.



Depuis la rive du fleuve, on atteint le bourg de Fengjie par des escaliers pentus. En bas de la pente, une file d'hommes fait la navette entre une grosse barge amarrée et des tas de charbon déchargés par des camions. Chaque homme remplit deux paniers, les fixe aux extrémités d'un bâton, les hisse sur ses épaules et se dirige vers le port en se balançant ; là, le chargement est pesé et déchargé. Nous montons au milieu du va-et-vient, et, du haut des escaliers, nous observons longuement cette file de points multicolores sur fond noir, un fourmillement laborieux qui parcourt sans cesse la rive.

Bien qu'escarpée, la vallée est large et le courant du fleuve, que nous appelons en Italie et dans les autres pays latins le Fleuve Bleu, est bourbeux et rapide. Pour les Chinois, son nom est Chiang Jiang, le Fleuve Long ; c'est depuis toujours la principale voie de communication dans ces régions à la géographie tourmentée. C'est la saison de l'étiage et le niveau de l'eau est bas : avant la gorge, un grand banc de sable est signalé par des phares. Les sirènes des bateaux s'entendent jusqu'à Fengjie ; ils avertissent de leur approche les minuscules jonques des pêcheurs, qui luttent contre le courant à la voile et à la rame.





Le regard se porte à nouveau sur la file des charbonniers : c'est une organisation du travail si différente de celle à laquelle nous sommes habitués en Occident. Il suffirait d'une grue pour rendre les opérations de chargement plus rapides et moins fatigantes. En Chine, le travail est encore essentiellement manuel : de cette façon, sans doute, l'État parvient à employer des foules qui, autrement, étant donné la pression démographique extrême, ne trouveraient pas leur place. Le travail en équipe supplée à la technologie : dur mais sans cadence obsessionnelle, avec un parfum de tradition.

Nous marchons dans les rues animées de Fengjie. Une file de paysans passe, eux aussi portent un balancier à deux paniers. C'est un chargement malodorant : ils ont vidé les latrines pour fertiliser les champs qui commencent presque au bord du fleuve. L'agriculture est gérée à l'enseigne du travail manuel et du recyclage, et les champs sont remplis de paysans, hommes et femmes, qui aménagent le terrain et repiquent un à un les plants de riz.

L'agitation des rues est plus grande dans la zone du marché, où nous sommes accueillis avec stupeur et sympathie. Des grappes de gens se forment : les étrangers qui débarquent à Fengjie sont rares ; à la banque, il n'est même pas possible de changer de l'argent. De plus, nous avons avec nous un gros appareil photo à banc optique. Nous attirons l'attention, et nous cherchons à la payer de retour en distribuant des photos à développement instantané, une des possibilités de l'appareil.





Au marché, ce qui se détache, c'est l'étalage de l'herboriste, qui expose des racines emmêlées et des pattes d'animaux, et celui de l'épicier, avec ses montagnes de piment rouge et fort, très utilisé dans la cuisine du Sichuan, et des fromages qui ont l'air familier mais sont faits en réalité avec du lait de soja. Tous comptent sur un boulier, une calculatrice manuelle, en déplaçant rapidement les petites boules sur les diverses tringles. Les réparateurs de vélos et de chaussures exposent sur les trottoirs leurs collections d'engrenages, de sonnettes et de talons.

Le soir, la rive du fleuve se vide. Sur les escaliers, des entailles noires signalent le niveau atteint par le fleuve pendant les crues. Sur la grande voie d'eau, les feux de quelques bateaux s'allument. Nous sommes les hôtes d'un Chinois, Mr Huang, le seul qui parlait un peu d'anglais sur le bateau ; mais la différence de prononciation nous empêche de nous comprendre, et nous communiquons par écrit. Il habite un appartement dans un modeste immeuble H.L.M. : il n'y a pas de porte entre les appartements, on se lave dans une cuvette. Les conditions d'hygiène sont précaires et les habitants se conforment à quelques règles sanitaires nationales, avant tout celle de boire seulement de l'eau bouillie, qui circule dans de grandes bouteilles thermos colorées, et qu'on verse dans des tasses sur des feuilles de thé vert aromatique, sans sucre.



La fille de Mr Huang (ici la loi n'autorise qu'un seul enfant par couple) danse sur le lit en s'accompagnant de rock chinois diffusé par un lecteur de cassettes ; des publicités passent à la télévision. Comme le tourisme et les appareils électroménagers, la publicité témoigne que le pays s'ouvre à l'Occident. Avec le commerce libre, de nouvelles possibilités de revenu s'annoncent, mais la plupart des travailleurs vivent du salaire minimum d'État. Le seul moyen de transport privé est le vélo : dans les villes, de grands parkings en sont remplis.

Le lendemain, nous quittons les habitations, en mordillant des bâtonnets de sucre de canne achetés dans la rue. Nous descendons à travers les potagers vers le banc de sable du Chiang Jiang. Une rivière rapide tranche la colline de Fengjie et se jette dans le fleuve : une foule de gens attendent, pour être transbordés de l'autre côté, sur une esplanade où arrivent les autocars qui desservent les autres bourgs de la région. Un petit bateau traverse en profitant du courant, relié à un câble métallique. Arrivés sur l'autre bord, les passagers sautent à l'eau nu-pieds et franchissent à gué la dernière partie, trop



peu profonde pour le bateau. Nous montons sur le bois glissant, entre des femmes chargées de sacs et de paniers. Un garçon transporte une grande vitre de verre. Parmi les cris et les rires, deux hommes essaient de faire monter un gros cochon noir, en le prenant par les oreilles. Nous arrivons à pied à un village où des maisons sont en construction. Les briques sont faites sur place, en mélangeant à de l'eau la terre rouge du sol et en la mettant en forme dans un moule ; puis elles sont mises à sécher, et enfin cuites dans un grand four cylindrique fait de vieilles briques, qui se trouve tout près.

Une colline boisée domine le village, avant les rochers de la gorge de Qutang. Au sommet, une construction ancienne, aux toits larges abritant de la pluie, plongée dans la paix des orangers et des bosquets de roses. Nous entrons dans le grand pavillon : on remarque, entre les colonnes de bois rouge, des peintures sur étoffe et des stèles avec des inscriptions. Sur le billet d'entrée, il est écrit, au milieu des idéogrammes : « Du Fu West Temple ». En revenant de Chengdu, le poète s'est arrêté ici au cours de ses voyages, et la religion civile des Chinois le rappelle avec un temple. C'était l'époque de l'empire Tang, où vécurent les plus fameux poètes de la Chine. Contemporain de Li Bo, le poète de la paix et du vin, Du Fu exprima au contraire la douleur de la guerre, pendant la révolte tartare du huitième siècle après Jésus-Christ. Dans le pavillon, des carreaux de céramique racontent une histoire de navires et de batailles. Sur une peinture sur étoffe, le poète au regard enchanté est représenté sur un petit bateau au milieu du fleuve, devant la gorge.

Sur la colline, le temple de Du Fu est comme l'emblème du lien retrouvé de la Chine avec son identité historique, de la réévaluation toujours plus grande du passé, après la négation prônée avec force par la Révolution culturelle. L'histoire réunit à nouveau le travail millénaire des paysans et des armées envoyées au combat aux frontières de l'empire, et le labeur quotidien des troupes d'hommes employées à faire croître la Chine d'aujourd'hui.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les lieux dont il est question ici ont changé après la construction du barrage des Trois-Gorges. Fengjie a été submergée par les eaux du fleuve et reconstruite plus haut (comme le raconte le film *Still Life* de Jia Zhangke, Lion d'Or au Festival de Venise en 2006). Baidicheng, où se trouve le temple de Du Fu, est maintenant sur une île. [Note de 2014]